

andré jacob

introduction à la philosophie
du langage



Extrait de la publication



idées / gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1976.

AVANT-PROPOS

Nous sommes aujourd'hui à la recherche d'une grande philosophie du langage qui rendrait compte des multiples fonctions du signifier humain et de leurs relations mutuelles... Je doute d'ailleurs qu'un seul homme puisse l'élaborer.

P. Ricœur,
De l'Interprétation (1965), p. 13 et 14.

Si jamais le terme d' « Introduction » a voulu exprimer les limites d'une entreprise, c'est bien dans le présent cas. L'avertissement de P. Ricœur inscrit en exergue, en pesant lourdement et légitimement sur elle, n'était pas loin de la décourager. Bien plus, le lien de la philosophie du langage à la réalité historique a sans doute chaque année accru la difficulté de dominer la situation. Après une longue perplexité, la contribution que la collection « Idées » veut bien accueillir ne trahit que trop les caractères inchoatif, parcellaire et d'inégale maturation des éléments qu'elle a réunis. Toutefois, l'hypothèse impliquée dans leur mise en place et dans l'amorce de synthèse pourrait inciter d'aucuns à méditer et à poursuivre l'organisation de cet immense domaine. Si en effet la « grande philosophie du langage » appelée de ses vœux par l'éminent exégète de Freud n'est point réalisée, l'esquisse proposée — contraire-

ment à la conception restreinte qui a cours dans les pays anglo-saxons — a la même ampleur que la plupart des projets « continentaux » depuis l'éclatante percée, il y a un demi-siècle, de *La philosophie des formes symboliques*.

Un tel essai ne pouvait que rester très limité. Si chaque chapitre — voire chaque section — appelait à lui seul un livre entier, ne fallait-il pas s'en tenir à une mise en ordre d'auteurs et de thèmes, encadrée par quelques réflexions sur leur incidence philosophique? Aussi bien devant telle ou telle lacune, on n'oubliera pas que le relais sera pris incessamment par les nombreux travaux que nous avons cru devoir susciter — à la faveur du plus vaste regroupement de spécialistes tenté à ce jour — dans la collection « *Horizons du langage* », aux éditions Klincksieck. Aussi discutable que soit son étiquette, après une enfance germanique et une adolescence anglo-saxonne, la philosophie du langage a sans doute de beaux jours devant elle. Après intuitions et analyses s'ouvre l'ère des synthèses.

Introduction générale

POURQUOI UNE PHILOSOPHIE DU LANGAGE?

Pourquoi une discipline distincte intitulée philosophie du langage? Le langage ne va-t-il pas de soi, puisque tous les hommes parviennent sans trop de mal à l'exercer et qu'il appartient à l'investigation scientifique, le cas échéant, d'en expliquer le fonctionnement? Une philosophie du langage ne risque-t-elle pas d'être doublement oiseuse : parce qu'elle porte sur une activité qui semble souvent détourner de l'action et que la façon — philosophique — de l'aborder a la réputation d'ergoter — ce dont est préservée la science? En réalité l'argument ne tient pas. D'une part, parce que rien ne va de soi dans notre expérience et que l'exigence de la réflexion philosophique prend précisément racine dans ces failles — qui sont pour certains une faillite — de l'évidence. Il n'y a aucune raison que le langage échappe à cette précarité : au contraire, plus un phénomène humain est répandu et important, plus il fait problème. D'autre part, parce que notre investigation nous poussera à reconnaître dans la philosophie du langage une interrogation sur le sens, voire le sérieux, de l'existence : dans la mesure exacte où elle ne rencontre pas un phénomène autarcique qui dévorerait tout le champ de l'expérience humaine, mais au contraire une fonction s'articulant sur des modes d'activité qui lui semblent opposés — le travail ou

l'action. Le langage est plus que le langage et il a sans doute des liens particuliers avec ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie (A). Mais à des liens permanents il faut ajouter ceux qu'appelle ou tisse la conjoncture actuelle (B). Et ce rapport est sans doute trop réciproque pour ne pas justifier une interrogation renouvelée, capable de dessiner les traits d'une réponse (C). C'est dans ces conditions que l'on pourra tenter une ou des définitions d'une discipline très diversement comprise et pratiquée — avec les orientations de recherche qu'elle nous propose et les développements qu'elle appelle.

A. Y A-T-IL PLACE
POUR UNE PHILOSOPHIE DU LANGAGE?

1. *Philosophie et science du langage.* Qu'en un sens assez général il y ait une approche philosophique du langage, c'est ce dont nous convainquent maintes discussions depuis Platon. Du Cratyle à nos jours, la question de la nature et de l'origine du langage a été largement débattue. En se contentant comme certains de l'expression « théories du langage », on réserve à la fois la question d'une « philosophie du langage » qui aurait des lettres de noblesse depuis plus de vingt siècles et celle des frontières entre science et philosophie. En n'appelant point « philosophiques » la plupart des études sur le langage antérieures au XIX^e siècle, on tend à nier, contrairement à l'interprétation la plus courante, qu'une science se dégage plus ou moins tardivement de recherches philosophiques antécédentes. C'est bien la tendance de N. Chomsky qui rapporte uniment à la « linguistique cartésienne » la grammaire de Port-Royal et les esquisses de Humboldt, en y trouvant de meilleures fondations pour l'expérience linguistique que

la plupart des analyses contemporaines des langues. Il n'y aurait pas de césure au début du xix^e siècle : comme l'admet M. Foucault en rapportant avec un relief particulier aux travaux de Bopp l'époque du langage-objet à laquelle nous appartiendrions encore. Sans entrer dans une polémique d'épistémologie diachronique — impliquée dans les ouvrages des auteurs précités parus tous deux en 1966 — qui déborderait notre propos, trois arguments nous pousseront à référer à une certaine acception de la philosophie une phase pré-scientifique des théories du langage. Tout d'abord, d'une manière générale, on ne saurait faire l'économie de la distinction entre science et philosophie. Les méthodes éprouvées de la première scellent son autonomie croissante dans chaque secteur où elle opère à l'égard d'une réflexion qui engage trop ou ne se dégage pas de pré-supposés litigieux. La théorisation du langage n'échappe pas à la règle : il y a un moment — au xix^e siècle — où les intuitions plus ou moins justifiées cèdent le pas à des analyses méthodiquement menées, que ce soit sur le plan morpho-syntaxique ou sur le plan phonétique. Inversement, autant de portée qu'aient les recherches en grammaire-générationnelle et transformationnelle et quels que soient ses liens avec celle de Port-Royal, c'est dans un sens un peu vague que l'on parlera alors de philosophie du langage, comme le fait parfois Chomsky.

On rencontre donc une première version, un peu négative par son caractère syncrétique et préparatoire d'une connaissance plus rigoureuse, de la philosophie du langage. Elle confirme que, là comme ailleurs, c'est au terme d'une ascèse étalée sur des générations que la scientificité — relative et toujours à parfaire — est atteinte. Mais elle n'infirmes point pour autant la version complémentaire de la philosophie du langage : celle qui peut s'imposer à l'issue de certaines analyses

scientifiques. Car moins celles-ci, par austérité ou prudence, donnent lieu à des synthèses, plus l'esprit souhaite le relais d'un nouveau registre d'hypothèses qui relève d'une *théorisation* plus hardie, que l'on qualifiera en l'occurrence d'*anthropologique* ou de *philosophique*. C'est là que l'ouverture chomskienne est salutaire. Car on peut — et l'on doit — déplorer avec elle la pauvreté ou les œillères qui auront souvent caractérisé l'horizon de la linguistique structurale, notamment l'incapacité à sortir d'implications behavioristes censées plus positives que les postulats classiques inverses; alors qu'à l'instar de tous les positivismes, on n'en « philosophe » pas moins en tentant de se passer de philosophie. Corrélativement, à l'époque même du « langage-objet », il peut être requis de se poser des questions sur ses rapports aux sujets humains: ce qui de nouveau concerne ce que l'on appelle pour le moins anthropologie. C'est ce qu'implique la notion de compétence ainsi que le caractère opératoire de la perspective — et ce qu'annonçait la pragmatique de Ch. Morris, qu'il opposait à la sémantique et à la syntaxe.

Mais quel que soit l'intérêt de situer la philosophie du langage par rapport au travail du savant — comme une préfiguration synchrétique ou comme un prolongement synthétique de ses analyses — c'est d'une manière beaucoup moins séquentielle qu'on en saisira rigoureusement la place. Là comme ailleurs, selon les indications de Piaget dans son *Introduction à l'épistémologie génétique*, c'est le rapport à la totalité de notre expérience qui fait foi, par opposition aux déterminations méthodiques de la science procédant secteur par secteur. Si travailler scientifiquement sur le langage, c'est l'isoler et y dégager des éléments autonomes — constituer notamment un champ linguistique qui ne doit rien, au moins dans un premier temps, à la psychologie ou à la sociologie — on réfléchit philoso-

phiquement sur le langage dès qu'on le réintègre dans l'ensemble de l'expérience humaine. Or on ne manquera pas de le faire, dès que l'on veut comprendre le rôle et les développements du langage dans la vie des hommes.

2. *Langage et réalité.* Cela pose le problème plus général et plus profond du rapport entre langage et réalité. Alors que la linguistique depuis F. de Saussure a cherché jusque sur le plan phonique à faire abstraction de la matérialité des manifestations du langage pour dégager des formes — indépendamment de la « substance » : d'où son qualificatif de « structurale » — il y a un point de vue concret, existentiel complémentaire, qui réintègre les procès linguistiques dans le monde et dans l'histoire. Plus exactement, au lieu de se désintéresser du référent pour s'en tenir aux rapports du signifiant et du signifié, on pose à nouveau des questions sur le rapport entre le langage et les choses¹. Surtout, c'est opposer au principe de la *clôture* linguistique qui a caractérisé l'analyse synchronique des langues, l'*ouverture* au monde de discours sans lesquels précisément il n'y aurait pas de monde, au sens où nous l'entendons.

Creuser le rapport entre le langage et la réalité, c'est aussi mettre au point les notions de texte et de contexte. Le langage s'insère dans le réel en faisant d'un milieu social ou sensible un contexte dont le sens devient inséparable. Plus radicalement, en envisageant l'expérience comme un texte à déchiffrer, on atteint le point de fusion entre langage et réalité. C'est le point où paradoxalement les extrêmes se rejoignent : de perspectives plus ou moins mystiques, plus ou moins proches

1. C'est le cas de bien des travaux anglo-saxons contemporains, depuis le classique *Meaning of meaning* d'Ogden et Richards (1923) et son fameux triangle (p. 12).

des correspondances baudelairiennes, à celle du mouvement « Tel Quel », qui se réclame pourtant du matérialisme dialectique. Il y aurait là une « sémiologisation » à examiner avec un soin critique. Mais réciproquement se pose la question de savoir ce qu'est le réel hors de toute dicibilité. Au-delà de l'argument berkeleyien qui, à travers l'immatérialisme, se frayait un chemin vers une vaste philosophie du langage où tout est signe, l'affirmation d'une réalité qui tôt ou tard ne se dirait pas elle-même ou par puissance interposée, pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. L'hégélianisme s'est engagé au cœur de ces difficultés s'il a pu tenter de les trancher d'une manière trop dogmatique. Mais plus près de nous la phénoménologie husserlienne — et ses prolongements heideggeriens — a largement marqué la solidarité de l'être et du sens. C'est sans doute à la faveur d'une réaction étayée par bien des conditions extérieures que certains penseurs contemporains ont poussé leur investigation du côté du non-sens. La relation entre nécessité et contingence ne devrait pas en sortir indemne.

Les rapports entre langage et réalité posent enfin la question de la réalité du langage. De quel ordre est-il? Son autonomie est-elle liée aux individus qui l'utilisent, ou bien sa dépendance à l'égard des structures sémiotiques oblige-t-elle à conférer à ces dernières une certaine transcendance? Les deux solutions extrêmes semblent réduire, voire tarir tôt ou tard, la source du langage. En en faisant une essence supérieure procédant d'un Verbe divin ou liée à un ordre symbolique dont dépendraient toutes les manifestations signifiantes, on risque de ne pas franchir la frontière du mystère pour débattre philosophiquement des caractères du langage. A l'inverse, le naturalisme scientiste acculé à la réduction réflexologique — où le langage s'inscrit dans le comportement comme second système de signalisation

— reste lui aussi en deçà des exigences fondamentales de la réflexion philosophique. Les problèmes du sens sont réduits à leur plus simple expression. L'idée même d'une philosophie du langage serait un fantasme individuel ou collectif. Il reste une solution intermédiaire, qui pousse d'ailleurs à fond tout ce qu'il y a de médiation et de dépassement dans le phénomène-langage. Elle est sans doute l'une des approches majeures de l'idée dialectique et voit dans le langage une *négation du sensible, qui demeure de quelque façon sensible*. Ce « phénomène » paradoxal qui porte en lui la contradiction, puisqu'il délie l'exigence d'apparition sensible tout en témoignant de la disparition, vaut jusque dans la notion générale de signe, présence d'une absence. Mais il correspond plus généralement à la situation du langage courant où l'inséparabilité du signifiant et du signifié fait investir le son d'un sens. De toute manière, c'est la portée du « supplément » impliqué dans le paradoxe avancé plus haut — le langage est plus que le langage — qui mérite la plus grande attention, car elle ouvre précisément le champ de la philosophie du langage et contient en germe tous ses développements.

3. *Problématique du langage et faux problèmes*. Cette déclaration doit constituer un garde-fou pour ne pas glisser dans l'envers du décor, où des apories deviennent faux problèmes; plus exactement risquent de devenir tels, dès qu'on les sépare de ce schème central avec tout ce qu'il implique. Ainsi en est-il au premier chef de la question de l'origine du langage. Elle se présente certes comme la version « réaliste » de la quête de l'essence du langage. Mais on ne doit plus se laisser enfermer dans le dilemme : spéculations hasardeuses ou rejet pur et simple — inscrit dans les statuts de la Société de linguistique de Paris depuis sa fondation il y a un bon siècle — au nom de la positivité, en se jetant comme il

le faut *in medias res*, sans pour autant en tirer parti. Car il s'agit précisément de ne pas imaginer le passé, mais de reconstruire à partir du présent ce qui le fait présent. Cela permettrait de répondre du même coup à la question de la « fin » du langage, qui fait pendant à celle de son origine. Elle résorberait au maximum le sens de « terme » dans celui de « fonction ». Elle dépasserait du même coup la tendance empiriste — proche de la conception réflexologique rencontrée plus haut — à ramener le langage à un simple moyen ou instrument. Là aussi la marge de manœuvre d'une philosophie du langage trouverait vite sa limite. Vidé de toute finalité, le langage se prête au décortiquage des savants les plus méfiants des synthèses d'ensemble et à l'utilisation des techniciens. C'est sans doute contre cette décomposition que le vieux terme grec de Logos se maintient comme une protestation. Il ne faudrait certes pas s'en repaître, car tout commence avec la thématization qu'on en fournira, à la lumière des enseignements linguistiques notamment. En résistant à la détemporalisation d'une analyse purement structurale, qui n'est que la contrepartie abstraite de l'empirisme, on dégagera (cf. chap. VI, B notamment) des structures opératoires qui portent les vrais problèmes du langage.

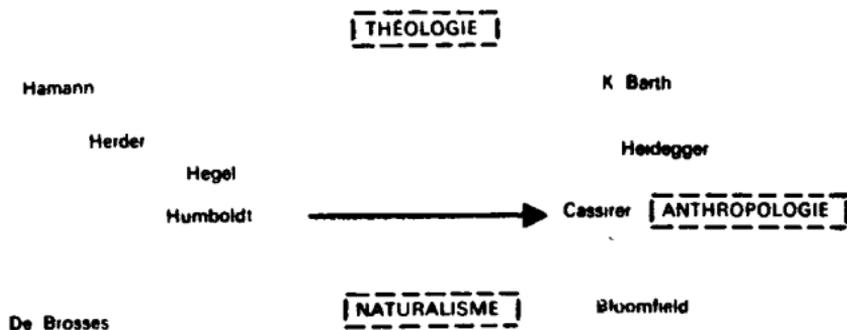


Schéma I : Visée anthropologique du langage (historique)

4. *Double mise en place.* C'est pourquoi l'on peut sans doute assigner sa place et sa vocation à la philosophie du langage, en la mettant en rapport avec ses points d'appui toujours plus impératifs ou encore avec les pôles extrêmes qui accompagnent sa réflexion toujours plus compréhensive. Dans ce cas (cf. schéma I), on situerait assez bien la maturité de la philosophie du langage — sans préjudice de l'évolution de la science correspondante — au niveau de la perspective « critique » de Cassirer, conquise par-delà l'anthropologie humboldtienne sur les théories antithétiques d'inspirations théologique et naturaliste. Celles-ci sont particulièrement visibles au XVIII^e siècle chez Hamann et chez le Président de Brosses. L'idée d'éternité source du temps anime la subordination du discours humain au Verbe divin. Mais en passant chez le premier, comme bientôt chez de Bonald ou Fabre d'Olivet, par le travail de l'hégélianisme, on aboutira à une ontologie temporelle du langage, comme chez Heidegger. Tandis que l'explication essentiellement phonique, reprise de Lucrèce, du *Traité de la formation mécanique des langues* (1765), pourrait évoquer parmi les contemporains de Heidegger le point de vue de L. Bloomfield.

Dans l'autre cas (cf. schéma II), on situerait la philosophie du langage par rapport à la science du langage par

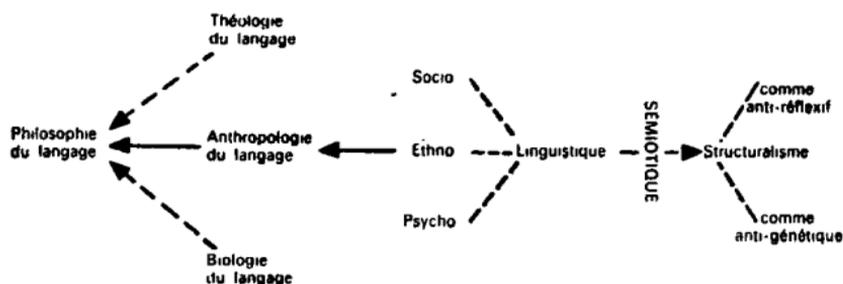


Schéma II : Visée anthropologique du langage (systématique)

excellence, la linguistique, et les extensions sémiotiques qui la débordent toujours davantage. Se bloquer au niveau de ses « modèles » aboutirait à une variété de positivisme, proche de ce qu'on a appelé — sans toujours l'appliquer à bon escient — structuralisme. Mais une philosophie du langage ouverte et approfondie suppose pour étayer sa réflexion des médiations empruntées aux autres sciences humaines qui en l'occurrence prennent la forme de psycho-, ethno- et socio-linguistiques; puis à une théorisation unitaire qui correspondrait à une anthropologie du langage — elle-même située entre une biologie du langage qui n'aurait le dernier mot que dans une conception *réductrice* du langage (à un niveau quasi animal, même si la biologie humaine a sa spécificité) où s'écraseraient toutes les harmoniques philosophiques et une théologie du langage dont la Source supérieurement *productrice* risquerait d'une manière inverse de soustraire à la réflexion philosophique une part importante de sa responsabilité.

Ainsi c'est précisément la disponibilité au maximum d'aspects du phénomène-langage qui requiert une philosophie du langage attentive à des disciplines, comme à un ensemble d'activités scientifiques ou artistiques, qui ne sauraient la combler. Dès lors, il y aurait place pour une philosophie du langage, quel que soit l'avancement d'approches scientifiques avec lesquelles toutefois les rapports doivent être multipliés et approfondis. Cette place n'apparaît point dans un ciel métaphysique, mais au contact de l'homme et de ses mécanismes les plus secrets, qui lui permettent d'exercer sa fonction compréhensive et expressive à l'égard de son expérience.

B. UNE PHILOSOPHIE DU LANGAGE
EST-ELLE ESSENTIELLE OU OCCASIONNELLE?

Si le langage colle trop à l'homme pour ne pas lui être essentiel, on peut se demander en revanche si son approche philosophique, très inégalement tentée au cours de l'histoire, n'est pas occasionnelle. Les vicissitudes de la philosophie commandent une telle prudence. Mais là encore il faudra d'autant plus nuancer que c'est très largement au moment où la philosophie a été contestée que s'est développée la philosophie du langage.

1. *Lien de la philosophie au langage.* Ce qu'il y a de constant dans les rapports entre philosophie et langage tient d'abord au fait simple et capital que la philosophie est inséparable du langage. Non seulement parce que formellement elle est d'une manière ou d'une autre *discours*, mais parce que dans son intention même elle est mise en *question* de la réalité. L'appartenance de ce terme au registre du langage — sur fond de plainte (Queror) — n'est pas fortuite. Ce n'est pas une étiquette commode, mais l'indication du mouvement même qui empêche la réalité de n'être que ce qu'elle est censée être, identique à elle-même, chose indicible. Qu'il y ait à s'interroger sur la réalité, cela signifie précisément l'avènement du langage en son sein. La réalité n'est pleinement réalité que lorsqu'elle ne va pas de soi — mais est replacée notamment dans le cadre modal qui s'étend de la possibilité à la nécessité. Autrement dit, c'est du même élan que l'on vise à *dire* l'expérience et à la modaliser. Les deux activités sont requises pour opérer ce qui est caractéristique du questionnement : le dévoilement et l'analyse du réel. On retrouve donc dans un contexte de tâche, en grande partie traduisible

par le ? que nous pose le réel, le jeu entre le sensible et le non-sensible entrevu plus haut. L'analyse est l'un des pouvoirs du langage qui « travaille » l'expérience sensible pour y faire saillir de l'intelligible. Elle est montée ou remontée vers le sens. Quant à l'effectuation discursive de l'intention de questionner, elle a beau être plus manifestement langage, elle n'en pose pas moins un certain nombre de problèmes, au centre desquels on rencontrera (en C) celui du statut du langage philosophique.

Réciproquement, et aussi paradoxal que cela paraisse tout d'abord, le langage est déjà philosophie. Tout discours qui s'ouvre, le fait sur un monde dont il parle et, rigueur mise à part, il a un contenu tant soit peu philosophique. Il n'est pas jusqu'aux bavardages sur la pluie et le beau temps ou les « racontars », qui ne portent une lueur métaphysique. Il ne saurait en être autrement dans les conditions de la prédication. Seuls feraient problème le zéro du « parler pour ne rien dire » et le négatif de la mystification : mais ils apporteraient à la psychanalyse ce qu'ils feraient perdre à la philosophie. Toutefois, en serrant les choses de plus près, on reconnaîtrait que beaucoup de conditions devraient être remplies pour passer du langage de l'homme de la rue au langage philosophique. Si assumer une *méthode* est au centre de toutes les transformations, on doit les percevoir qualitativement et quantitativement. De ce dernier point de vue le discours philosophique doit à la fois éliminer bien des redondances en serrant une question de près et au contraire développer au centuple, grâce à une puissance analytique appropriée, les remarques incidentes qui fusent dans la bouche du sens commun. Du point de vue qualitatif, il y a une purification du vocabulaire qui est la condition de l'avènement de la *pensée* philosophique. Plus radicalement, c'est à l'intérieur même du langage que le

« travail » qui lui est propre permet de ne plus jouer avec lui, mais de penser à travers lui.

Quel est alors le sens du *du* de la philosophie du langage? Sans doute exprime-t-il une réflexivité particulière de l'entreprise philosophique sur l'étoffe même dont elle est faite. Il y a comme une mise en question au carré, qui à la fois oriente vers le cœur de la philosophie comme telle et sera portée à rayonner sur tous les secteurs de l'expérience en les illuminant « langagièrement ». Car ce n'est pas le moindre paradoxe — qui constitue l'une des clés de la philosophie du langage — que ce qui est le plus profond peut devenir le plus extérieur; que le langage dont est tissée la philosophie tend à s'insérer sous tous les phénomènes auxquels a affaire le philosophe. Il est peut-être naturel qu'à force de *parler du monde* la philosophie voie d'une manière ou d'une autre *le monde parler*. La philosophie du langage consiste toujours quelque peu à considérer le monde comme parlant. C'est dans la mesure où elle élimine cependant de cette visée tout anthropomorphisme et qu'elle ne se contente pas de « métaphoriser », à l'instar de certains poètes, qu'elle ne faillit ni à sa vocation philosophique, ni à la tâche qui doit l'accomplir.

2. *De la philosophie générale à la philosophie du langage.* Si dans ces conditions la philosophie du langage existe à l'état latent tout au long du devenir intellectuel de l'homme, on n'en peut pas moins localiser et expliquer ses manifestations à l'époque moderne. Son essor dans la pensée germanique a lieu au moment même où les recherches philologiques appuyées par la méthode comparative allaient donner forme à la science linguistique. Mais les caractères de la langue allemande et l'intérêt que l'éveil des nationalités poussait à y porter n'y sont pas plus étrangers que l'orientation du romantisme vers les puissances du langage et des

symboles. Car, du rêve aux élaborations théoriques, poétiques, métaphysiques et théosophiques, le romantisme allemand s'est tourné vers le problème de l'expression. Mais si au XIX^e siècle, en Allemagne, sauf peut-être chez Hegel, la philosophie du langage reste autonome par rapport à une « philosophie générale » pleine de vitalité — ne serait-ce que dans le développement de l'idéalisme et du pragmatisme — quoi qu'on ait dit sur sa crise ou sa fin, au XX^e la tendance de cette philosophie à se résorber en philosophie du langage se précise. Patente en Grande-Bretagne depuis le début du siècle, elle se dessine en France à une date beaucoup plus récente. Le passage de l'avant-guerre à l'après-guerre, par-delà l'épisode existentialiste, est symptomatique. L'oblitération de l'incidence du mythe et du symbole pour l'Occident, qui animait diversement les ouvrages d'A. Rosenberg et de Keyserling outre-Rhin, n'a été levée que par la guerre. Là où Lévy-Brühl apparaissait seulement comme un sociologue, Lévi-Strauss devint un maître à penser. Sur le plan universitaire et celui de l'interprétation de l'histoire des idées, le passage de L. Brunschvicg à G. Gusdorf déplace le centre d'intérêt vers les sciences humaines et enracine la philosophie dans la pensée mythique (*Mythe et métaphysique*, 1953).

Sans préjuger des indications qui s'imposeront dans le prochain chapitre sur ce devenir, il importe simplement ici :

1° de situer le caractère essentiel ou occasionnel de la philosophie du langage par rapport à la philosophie générale. L'historicité qui transparait à travers ce qui vient d'être dit récuse en la dépassant une telle opposition. Les incarnations historiques — et géographiques — de la philosophie du langage appartiennent au destin de la réflexion humaine.

2° d'en dégager les raisons principales. Sur le fond

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts

andré jacob : introduction à la philosophie du langage

Par-delà les traditions germanique — dès le XIX^e siècle — et anglo-saxonne — au XX^e — qui ont différemment donné ses lettres de noblesse à la *philosophie du langage*, celle-ci est investie par une révolution sans précédent : depuis que, conjointement, la crise et l'interférence des *cultures* et l'avènement d'une *sémiotique* ont remis en question le rapport de l'homme au langage.

André Jacob, agrégé de philosophie, docteur ès Lettres (avec *Temps et langage*, 1967), qui enseigne la *philosophie du langage* — et l'éthique — à l'Université de Paris X depuis 1966, a cherché dans ce cinquième ouvrage à mettre en place problèmes et doctrines qui rendent actuel ce champ de réflexion. Mais même en s'ouvrant à tous les courants, rapporter le langage à la vie, aux institutions, à la science, à l'art, à la mystique et finalement à l'action, implique un choix : cette *Introduction* est sans doute aussi *une philosophie du langage*.

Extrait de la publication